
les Tsiganes de la littérature

«La bonne
aventure»



Le regard ambigu de la littérature espagnole

Bernard Leblon *

Certaines attitudes des populations sédentaires d'Europe occidentale vis-à-vis des Tsiganes sont dénuées de toute ambiguïté, il s'agit souvent de haine viscérale et sans nuance, beaucoup plus rarement d'adhésion fraternelle et sans réserve ; pourtant, dans l'immense majorité des cas, c'est bien l'ambiguïté qui caractérise le jugement porté sur l'autre, et ceci est valable, vraisemblablement, dans les deux sens.

Le chercheur qui tente de reconstituer l'histoire des Tsiganes est confronté à un problème crucial; l'absence de documents écrits par les intéressés le condamne à compiler le discours officiel, toujours répressif, parfois pamphlétaire et inspiré par un racisme virulent. S'il recherche une vision du monde tzigane un peu plus nuancée, il devra faire appel aux textes littéraires, en se gardant d'oublier leur caractère de fiction et en s'efforçant d'isoler ce qui peut avoir une valeur de témoignage.

Les Gitans et le théâtre

En Espagne, c'est en 1499, la même année que la signature, par les Rois Catholiques, de la première loi contre les Gitans -encore appelés "les Egyptiens"-, que voit le jour *La Célestine*, tragi-comédie fleuve dans laquelle on peut relever une très brève allusion à "ceux d'Egypte", qui, lorsqu'ils lisent les lignes de la main, cherchent à séduire avec des paroles doucereuses et sont toujours prêts à voler. Comme on le voit, le ton et le propos ne diffèrent guère de ceux du texte répressif et il est logique de retrouver dans la littérature, la litanie des préjugés communs, reflets d'une méfiance généralisée.

* Université de Perpignan

En fait, dans un premier temps, c'est surtout le théâtre qui va mettre en scène des personnages gitans et ceci pour une raison bien simple; il s'agit d'un spectacle, d'un divertissement souvent agrémenté de musique et de danse et, à l'époque, les baladins et les musiciens qui animent les fêtes votives sont généralement Gitans. C'est ainsi qu'on les voit chanter et danser, dès le XVIe siècle, dans des **autos**, puis dans des **comedias** de Lope de Vega et d'Antonio de Solis, et dans une multitude de pièces très courtes -**entremeses, sainetes, bailes, mojigangas**- qu'on intercalait parfois entre deux actes d'une **comedia**. Ces petits intermèdes comiques étaient, bien entendu, destinés à la détente et les thèmes étaient généralement très populaires. On pouvait y voir, par exemple, une troupe de Gitans arriver dans un village, jouer un tour pendable au représentant de la justice locale -l'alcade-, puis repartir en musique, comme ils étaient venus, sous les bravos des villageois. Sous la caricature, on voit transparaître quelques éléments importants de la réalité d'alors. Bien sûr, les Gitans étaient le plus souvent détestés. Leur étrangeté - en fait, leur simple différence- faisait peur ; leur nomadisme les rendait suspects et, à leur arrivée, on faisait rentrer les bêtes et on fermait la maison à clef. Cependant, ils apportaient aussi la fantaisie et la fête. Leurs spectacles sur les places publiques ou dans les rues rompaient la monotonie du quotidien. De plus, leurs femmes disaient la bonne aventure et vendaient, pour une pièce de monnaie, une grande part de rêve. Dans les transpositions scéniques qui viennent d'être évoquées, leur rôle est comparable à celui de Guignol lorsqu'il rosse le gendarme. En ridiculisant l'alcade, ils offraient au public un dévouement certain contre une autorité sans prestige, souvent mal tolérée et, l'espace d'un instant, chacun se sentait complice.

Les thèmes littéraires :

- l'Égypte

L'ambiguïté du personnage gitan vient, en partie, des réactions contradictoires que l'individu suscitait dans la réalité. Du XVe au XVIIIe siècle, il incarne la fête ; plus tard, à l'époque romantique, la liberté et l'aventure, mais il n'en reste pas moins, de tout temps, le loup-garou, le voleur d'enfants et le sorcier -l'émanation du diable, en quelque sorte. On verra plus loin que, chez Cervantès, il s'agit d'un autre type d'ambiguïté, dont l'origine et les effets sont totalement différents ; en attendant, essayons d'analyser l'ensemble des thèmes gitans, tels qu'ils apparaissent dans la littérature depuis le Siècle d'Or, jusqu'au début du XXe. Parmi les éléments qui justifient la présence de personnages gitans dans le théâtre espagnol, on peut évoquer, dans un premier temps, la confusion classique entre Gitans et Égyptiens. On a commencé par confondre la fameuse "Petite Égypte", qui désignait une région de Grèce dont les Gitans se disaient originaires, avec la véritable Égypte, et c'est pour cette raison qu'on les a nommés d'emblée **Egipcios** ou **Egiptanos** (Égyptiens). Le deuxième terme évolue rapidement vers une forme contractée **Gitano**, qui va désigner, jusqu'au Siècle d'Or, aussi bien l'Égyptien que le Gitan. Lors de leur arrivée en Espagne, certaines compagnies ayant

évoqué plus largement la Grèce, on désignera également les Gitans sous le nom de “Grecs”, au moins jusqu’au milieu du XVIIe siècle, mais l’allusion à la Grèce ne produira pas d’échos particuliers dans la littérature ; par contre, l’Égypte permet une quantité de rapprochements avec l’Histoire Sainte, qui inspire nombre d’**autos**, dits **sacramentales**, ainsi que des **comedias** du Siècle d’Or. Dans les scènes qui relatent la fuite en Égypte, on peut voir, par exemple, la sainte famille accueillie par des Gitans, qui dansent pour l’enfant Jésus, tandis qu’une Gitane dit la bonne aventure à la Vierge (v. *La vuelta de Egipto*, de Lope de Vega, et *Aucto de la huido de Egipto*, oeuvre anonyme du XVIIe siècle, comme l’a montré une jeune chinoise dans une thèse soutenue récemment à la Sorbonne (v. Shu Hwa Chen, *Les Bohémiens dans l’art français au XVIIe siècle*, Paris I, Panthéon-Sorbonne, U.F.R 03, 1994).

- Le costume

Il était sans doute plus facile de représenter des Gitans, dont on avait le modèle sous les yeux, que de lointains Égyptiens, mais, au-delà de ces considérations prosaïques, comment ne pas remarquer que le costume gitan, bien que devenu familier, a conservé pendant bien longtemps tout l’attrait de l’exotisme ? Celui qui nous est connu à travers l’iconographie des XVIe et XVIIe siècles a fini par disparaître sous le coup d’interdictions répétées, assorties de peines de galères ; par contre, il était tellement caractéristique, pour les contemporains, que les textes littéraires ne le décrivent pratiquement jamais et que les notes scéniques des pièces de théâtre se bornent à indiquer que les comédiens doivent être “habillés en Gitans”.

- La langue et l’accent

Un autre élément pittoresque, très important au théâtre, est l’accent, qui, lui aussi, se maintient à travers les siècles et devient une véritable convention théâtrale. Au départ, dans les pièces de Gil Vicente (XVIe siècle), le parler “gitan” ressemble à un véritable accent étranger, émaillé de lusitanisme et accompagné d’une syntaxe très rudimentaire. Il possède déjà une caractéristique qui va devenir, pour longtemps, la marque exclusive de la langue des Gitans dans la littérature et tout spécialement, bien sûr, au théâtre. Il s’agit de ce qu’on appelle, en espagnol, le **ceceo**, c’est-à-dire de la prononciation des s avec la pointe de la langue entre les dents, comme s’il s’agissait de **zeta** en espagnol, de **sita** (q) en grec moderne, ou du **th** anglais. Aujourd’hui, le **ceceo** est pratiqué dans certaines régions d’Andalousie, en particulier à Jerez, où les Gitans sont particulièrement nombreux, mais les raisons pour lesquelles ces derniers parlaient ainsi aux XVIe et XVIIe siècles restent assez obscures, d’autant plus que le son désigné actuellement comme **zeta** n’apparaît que tardivement en espagnol et ne remonte pas, en tout cas, au delà du XVIIe. Il faudra attendre le début du XXe pour que le **kaló** -la véritable langue des Gitans ou, du moins, ce qui en subsiste, fasse son apparition au théâtre, en même temps qu’un accent andalou plus généralisé, qui remplace le simple **ceceo**.

- Musique et danse

Au costume, si remarquable -surtout pour les femmes avec leurs grandes coiffes circulaires et leurs couvertures bariolées nouées sur l'épaule- et à l'accent pittoresque, s'ajoute le charme des chants et des danses, qui, bien que parfaitement autochtones et choisis en fonction des goûts du public, étaient toujours interprétés par les Gitans d'une façon si particulière qu'ils en devenaient presque exotiques eux aussi et que la très ancienne et très classique séguedille finira par être baptisée "gitane", dans le courant du XVIIIe siècle. Grâce aux textes littéraires, nous possédons une bonne documentation sur les activités des musiciens et danseurs professionnels gitans, leurs instruments, (essentiellement des percussions), leur style, leur répertoire et leur succès. Ce succès était tel que les chants et danses "à la gitane" ont été très vite imités au théâtre, on l'a vu, et que la mode s'est prolongée jusqu'au XVIIIe siècle et même au delà, en dépit des interdictions officielles. Il peut sembler curieux qu'au coeur des persécutions cette vogue ne cesse de progresser, comme si les Gitans étaient d'autant plus appréciés comme artistes qu'ils étaient détestés en tant qu'individus. Il n'est pas exclu, en effet, que ceux qui les applaudissent et ceux qui les rejettent soient parfois les mêmes personnes. Il faut toutefois considérer que les persécutions les plus dures -en particulier au milieu du XVIIIe siècle avec l'arrestation générale- ont pu attirer la sympathie, ou du moins la compassion, de nombreux Espagnols vis-à-vis des victimes. C'est à partir de cette époque, en effet, que le théâtre nous propose des scènes plutôt sinistres, avec des Gitans emprisonnés ou mourant de faim. Le chœur d'une saynète de 1779, intitulée *Les Gitans tragiques*, interprète cette triste plainte :

**Quel malheur que la mort
 des pauvres Gitans !
 Soit enfermés en prison,
 soit dans la campagne
 et rongés d'inquiétude !**

- La bonne aventure

Si sévèrement condamnée par les moralistes, les hommes de loi et les experts de l'Inquisition, la bonne aventure constitue pour le théâtre une ressource non négligeable. Une Gitane qui lit les lignes de la main peut remplacer le chœur antique en communiquant au spectateur ce qu'il ne peut voir sur la scène -présent, passé ou avenir-; elle peut jouer tour à tour le rôle de récitante, messagère ou confidente. Dans certaines pièces du XVIe siècle, comme la *Farça das Ciganas* de Gil Vicente, les bonnes aventures constituent l'essentiel de l'argument, mais il s'agissait d'un divertissement de cour et les allusions de la Gitane devaient permettre d'identifier certaines dames présentes au spectacle. Ailleurs, dans les pièces comiques, la bonne aventure devient burlesque, voire franchement satirique, dans certains cas.

- Les autres activités professionnelles : forge, maquignonage, batelage

Si le travail de la forge n'est guère évoqué que de façon ironique ou satirique (Cervantès affirme, dans *Le Colloque des Chiens*, que les Gitans ne fabriquent que les instruments nécessaires à leurs vols !), il en va de même pour l'astuce des maquignons, capables de transformer une haridelle en fringant coursier. Cependant, ce dernier thème est beaucoup plus prisé, car il permet le développement d'anecdotes savoureuses. La littérature nous permet aussi d'assister aux exercices de batelage et aux compétitions sportives - course à pied, saut, lutte, escrime, lancer du javelot, etc.- que les Gitans organisent lors des fêtes villageoises, après avoir laissé un gage aux autorités locales pour garantir qu'ils ne commettront aucun méfait dans la région.

- Les rapt d'enfants

Gustave
Doré
«Danseuse
gitane des
environs de
Séville»

Un thème largement exploité par la littérature est celui de l'enfant volé par une Gitane. Déjà ébauché dans la *Medora* de Lope de Rueda, il sera développé en particulier par Cervantès, à la fois au théâtre dans *Pedro de Urdemalas* et dans la nouvelle *La Petite Gitane*. Ces rapt d'enfants permettent d'envisager des retrouvailles finales, dans un dénouement en coup de théâtre, emprunté à la littérature médiévale mais apprécié de tout temps. L'argument de la nouvelle de Cervantès a été très souvent adapté au théâtre ; quant au thème de l'enfant volé, il est également très présent dans la littérature française, comme François de Vaux de Foletier l'a si bien montré dans *Mille ans d'Histoire des Tsiganes*. Le thème de la substitution d'enfants par une Gitane, variante du précédent, est, par ailleurs, le ressort principal du drame le plus célèbre de Garcia Guttierrez, *El Trovador*, qui a inspiré *Le Trouvère de Verdi*.

- Les XIXe et XXe siècles

Au XIXe siècle, les Romantiques associent les Gitans à de nouveaux clichés tout en conservant les anciens, comme les rapt d'enfants, les envoûtements, la sorcellerie, etc. Les tableaux de mœurs "costumbristes" ne reculent pas devant le pittoresque de la misère et le souci de réalisme affiché par les auteurs n'empêche pas, quoi qu'on en dise, une certaine tendance à la caricature. Ce courant aura des prolongements jusqu'au début du XXe siècle, où, par ailleurs, certains auteurs sauront marier, plus ou moins subtilement, le sordide et la poésie, toujours en ce qui concerne les Gitans, bien entendu. Il y a toutefois quelques brillantes exceptions, comme celle de Rafael Alberti avec son lyrisme à la fois romantique et populaire et surtout celle de Federico Garcia Lorca, poète véritablement inspiré par la volonté de réhabiliter les Gitans et leur musique. Lorca se veut avant tout andalou et, pour lui, les Gitans sont la quintessence et la référence obligée de l'Andalousie profonde (**jonda**). Même s'il ne peut éviter totalement certains thèmes traditionnels -la forge, la rixe, etc.- sa poésie les transcende, parce qu'elle n'est jamais descriptive, mais toujours puissamment évocatrice, grâce au choix de superbes



Gitanes dansant (environs de Séville).

métaphores, qui sont une traduction immédiate de la “gitanité”, c’est-à-dire d’une autre vision du monde, fondée sur d’autres valeurs.

- L’aspect physique

Nous avons déjà vu que l’ancien costume des Gitans n’était pratiquement jamais décrit ; quant à l’aspect physique, il reste très vague : on se contente d’évoquer la peau sombre, le teint basané, ou de remarquer que certaines femmes peuvent être belles malgré tout. On se souviendra, à ce sujet que la Précieuse de Cervantès (la petite Gitane), enfant volée, est blonde aux yeux verts. Bref, l’attitude générale est plutôt voisine de la répulsion. Par contre, les écrivains du Siècle d’Or se montrent assez souvent admiratifs vis-à-vis des qualités physiques des Gitans et, en particulier, à l’égard de leur robustesse, de leur vigueur, de leur endurance, de leur agilité et de leur souplesse.

- Le portrait moral

Comme on peut s’en douter, le portrait moral des Gitans est presque toujours négatif et on y retrouvera tous les préjugés courants, teintés de racisme, sur le vol, le mensonge, la ruse et la paresse. En apparence, le texte de la nouvelle de Cervantès -*La Petite Gitane*- pourrait constituer une exception, mais, comme on le verra plus loin, il s’agit d’un traitement littéraire qui mérite d’être étudié à part. Au-delà des clichés, la littérature s’attarde sur quelques détails pittoresques en caricaturant le style des Gitanes lorsqu’elles demandent l’aumône, avec des louanges très codifiées et des formules consacrées, très répétitives, en forme de litanie, destinées à la fois à flatter et à lasser la personne visée, qui finit par céder par agacement. Il y a également de nombreuses descriptions de bonnes aventures, on le sait, avec le rite indispensable de la pièce de monnaie, donnée par la cliente, qui doit servir à faire une croix dans sa main. Pour que la voyante soit inspirée, il est préférable que la pièce soit en or ou en argent, car elle lui servira de salaire. Là encore, le style particulier et les formules conventionnelles ont été largement et librement imitées par les écrivains.

- La religion et les moeurs

J’ai gardé pour la fin des thèmes particulièrement sensibles, comme la religion et les moeurs, parce que c’est sur ceux-là que des législateurs, censeurs et moralistes de tout poil se sont déchaînés avec le plus de virulence. Pour l’assemblée des députés de Castille (Cortes) l’irréligion des Gitans pourrait bien être la cause de tous les fléaux qui s’abatent sur l’Espagne comme autant de châtimement de Dieu, tandis que pour Sancho de Moncada, professeur d’Ecriture Sainte à l’université de Tolède, les Gitans sont tout à la fois hérétiques, païens, idolâtres et athés, ce qui constitue tout de même un cumul difficilement réalisable en bonne logique ! C’est toutefois sur le chapitre des moeurs que les attaques sont les plus virulentes, comme si les Gitans étaient les boucs émissaires et la cible de tous les phantasmes des Espagnols puritains de l’époque. En effet, ce sont surtout les moeurs sexuelles qui intéressent les censeurs. Selon eux, les Gitans ne se marient

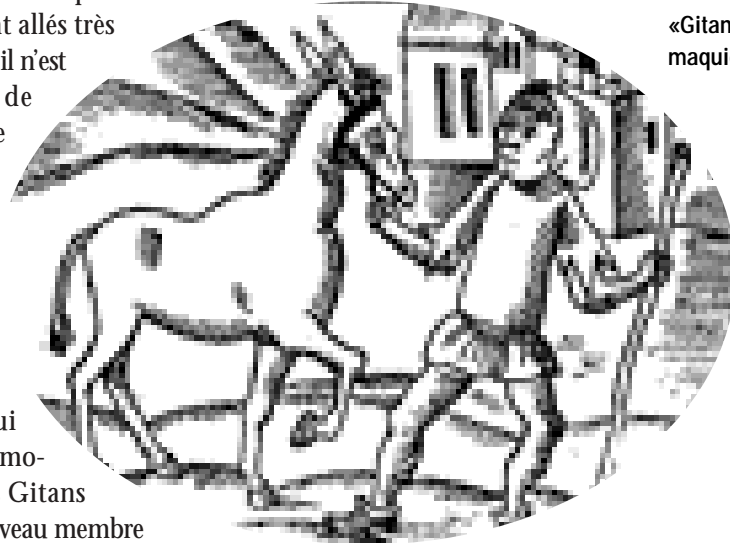
“ C’est sur le chapitre des moeurs que les attaques sont les plus virulentes, comme si les Gitans étaient des boucs émissaires et la cible de tous les phantasmes des Espagnols puritains”

pas ; ils peuvent choisir toutes les femmes qu’ils veulent, au cours de leurs banquets (sic !) ; toutes les Gitanes sont des prostituées ; l’inceste est monnaie courante parmi eux ; ils échangent leurs femmes aussi facilement que leurs chevaux, etc., etc. Sur ces thèmes, la littérature est très nettement en retrait, par la présence d’une censure particulièrement vigilante. Il y a tout de même des exceptions. La première concerne la religion et il s’agit de la *Deuxième partie de la vie de Lazarillo de Tormes*, de Juan de Luna, publiée, pour des raisons évidentes, à Paris, en 1620. Selon cette version un peu particulière du roman picaresque, les Gitans ne seraient que des prêtres défroqués, des moines et des religieuses échappés de leurs couvents et réunis pour se livrer à la débauche. La seconde exception est plus intéressante ; elle concerne les moeurs et se limite à deux oeuvres de Cervantès, ainsi qu’à une brève allusion chez Lope de Vega.

- Cervantès et les Gitans

Obsédé par le thème de la jalousie, Cervantès souligne plusieurs fois, dans le *Colloque des chiens* et dans *La Petite Gitane*, la fidélité des femmes. Il fait toutefois préciser au patriarche gitan, qui prononce un édifiant discours dans la seconde nouvelle, que cette singulière vertu est due, en fait, à la crainte, car les femmes adultères sont punies de mort. Ces observations sont beaucoup plus proches de la réalité que les diatribes de ceux qui, à la même époque, s’adressent au roi pour réclamer l’expulsion des Gitans. Il n’y a pas lieu, pour autant, de faire de Cervantès un ethnologue avant la lettre et ce n’était, d’ailleurs, nullement sa prétention.

Pourtant, certains sont allés très loin dans le domaine et il n’est peut-être pas inutile de rappeler qu’une grande encyclopédie, publiée en 1925, intitulée *Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-Americana*, n’a pas hésité à reproduire tout un passage de *La Petite Gitane*, celui qui décrit les étranges cérémonies effectuées par les Gitans pour introniser un nouveau membre



«Gitan maquignon»

“ Voilà par quel miracle les Gitans espagnols du XVIIe siècle , que Cervantès lui-même traite avec une impitoyable sévérité, deviennent brusquement de vertueux anachorètes.”

de leur tribu, le jeune hidalgo amoureux de Précieuse, et le membre de leur tribu, et le texte est présenté très sérieusement comme rite authentique de mariage, sans aucune référence à son auteur, bien entendu !

Le discours du vieux Gitan, prononcé dans ces circonstances, a déjà fait couler beaucoup d'encre et a trop souvent été interprété au tout premier degré, comme une louange sincère de la vie libre et saine de ces chevaliers des temps modernes que sont les Gitans. Bien sûr, les écrivains de l'époque cherchent des modèles pour fustiger la décadence d'une noblesse ramollie par la vie de Cour et un autre écrivain, contemporain de Cervantès, Jérónimo de Alcalá, fait la même comparaison entre courtisans et Gitans, quoique de façon moins ambiguë, dans son roman picaresque *El Donado hablador* (Le frère convers bavard). Il faut tout de même observer qu'il s'agit d'un thème littéraire à la mode, baptisé *Mépris de la Cour et louange du village*, du titre d'un ouvrage d'Antonio de Guevara, publié à Valladolid en 1539 et inspiré, bien sûr, par le **Beatus ille** d'Horace. Voilà par quel miracle les Gitans espagnols du XVIIe siècle, que Cervantès lui-même traite avec une impitoyable sévérité dans le *Colloque* et qu'il qualifie de “voleurs à tous crins” dès les premières lignes de *La Petite Gitane*, deviennent brusquement, dans cette même nouvelle, de vertueux anachorètes ou les dignes héritiers de l'Age d'Or. Il suffit de relire ce fameux discours d'une façon un peu attentive pour s'apercevoir qu'il est truffé d'ironie et totalement miné de l'intérieur. Ainsi, le vieux Gitan ne se limite pas à la sagesse liée à l'expérience d'une vie difficile ; il a, apparemment, lu les poètes de son époque, ainsi que les philosophes de l'Antiquité et il est lui-même poète et philosophe. Voyons d'un peu plus près quelles sont les valeurs qu'il revendique : **La fidélité des femmes ?** -mais nous venons de voir qu'elle était due au plus cruel des châtiments ; **la vie dans la Nature ?** -“Nous sommes les maîtres de la campagne”, dit le vieillard, mais Cervantès souligne ici, insidieusement, que ce saint homme et les siens vivent de rapines, puisque les cultures leur offrent gratuitement tout ce dont ils ont besoin pour vivre, “les arbres des fruits, les vignes du raisin, les potagers des légumes”, etc. ; **un courage indomptable ?** -mais, là encore, le discours édifiant est saboté par une allusion concrète aux instruments de torture les plus utilisés à l'époque ; ce courage n'est, finalement, que celui qui est nécessaire à tous les truands pour supporter la question ; **une liberté idyllique et une quiétude comparable à celle des sages de l'Antiquité ?** -Ici, l'ironie mordante de Cervantès ne fait pas dans la dentelle, puisque le vieux Gitan précise : “C'est pour nous qu'on élève les bêtes de somme dans les champs et qu'on coupe les bourses dans les villes ; ni l'aigle, ni aucun autre rapace ne se jette plus prestement sur la prise qui s'offre à lui que nous nous élançons sur des occasions qui présentent quelque intérêt ; et, finalement, nous possédons quelques capacités qui nous assurent une fin



«Scène de
commedia
dell'arte»
The Jonh and
Mable
Ringling
Museum
of Art,
Sarasota

heureuse, puisque nous chantons en prison, sur le chevalet de la torture nous nous taisons, nous travaillons le jour et la nuit nous volons, ou, plus exactement, nous faisons en sorte que personne ne néglige de regarder où il met son bien.”

Tout ceci ne peut être plus clair et ne dénote pas, de la part de Cervantès, une tendresse particulière vis-à-vis des Gitans ; mais le problème n'est pas là. Un écrivain du XVII^e siècle ne pouvait pas aimer les Gitans et encore moins l'avouer dans ses écrits. Le problème est essentiellement littéraire : si les Gitans fournissent un excellent support à un pastiche burlesque du *Mépris de la Cour et louange du village*, c'est précisément parce qu'ils ne sont absolument pas crédibles dans le rôle du primitif pur et sain. Ceci dit, la satire de Cervantès s'attaque tout autant à la société de l'époque qu'aux Gitans, mais s'il traite le sujet par l'absurde, c'est parce qu'il s'agit d'une critique sans illusion. Son pessimisme ne fait pas de doute, mais il est plutôt réaliste de penser que la fiction ne peut pas changer la réalité... sauf exceptionnellement, lorsqu'on a affaire à un personnage aussi fou que Don Quichotte !

Ignorance et racisme

Les préjugés racistes naissent de la méconnaissance, c'est bien connu et, dans le cas des Gitans, l'ignorance généralisée de leurs véritables moeurs ne leur a pas rendu que des services. Si l'on affirme, au XVII^e siècle, qu'ils ne se marient pas, c'est simplement parce

qu'ils continuent à s'unir selon leurs propres rites, sans passer par l'Eglise. Le fait qu'ils ignorent les prohibitions du Droit Canon et se marient volontiers entre cousins laissera supposer qu'ils commettent "d'abominables incestes". Enfin, leurs conditions de vie précaires les obligent à dormir, le plus souvent, tous ensemble dans des granges, parfois dans des églises ou à la belle étoile, et ceci inspirera aux plus vicieux de leurs censeurs l'idée qu'ils vivent dans une totale promiscuité sexuelle ! Si l'on ne sait rien de leur vie réelle, on peut donc tout imaginer, et, de préférence, le pire. D'ailleurs, ce que les Espagnols des XVI^e et XVII^e siècles ont cru observer est tellement éloigné des normes de l'époque que la confusion et le contresens sont inévitables. Quelques aveux dictés par les juges et arrachés sous la torture, amplifiés par l'imagination débridée de quelques politico-moralistes, finiront par créer une véritable fiction au sein du réel : officiellement, au Siècle d'Or, les Gitans ne sont plus une ethnie, mais simplement un ramassis de hors-la-loi, la "secte du Gitanisme", comme on se plaît à le dire ; en quelque sorte, c'est l'anti-société. Cette ignorance de base est propice à toutes sortes de transpositions et les Gitans vont rentrer d'autant plus facilement dans la fiction qu'on peut presque tout inventer sur leur compte. Toutefois, lorsque Cervantès les transforme en stoïciens adeptes de la vie de Nature, le poids des préjugés communs ou de la mauvaise réputation qui les poursuit inlassablement fait irrémédiablement sombrer l'adaptation dans le burlesque, grâce, d'ailleurs, à un contexte suffisamment explicite.

Comme on vient de le voir, la littérature des siècles passés au sujet des Gitans peut paraître bien décevante et, sans tomber dans l'anachronisme, nous avons le droit de la juger avec nos critères d'aujourd'hui, d'autant que les préjugés dont elle se nourrit sont loin d'être morts. Dans son ensemble, cette littérature a néanmoins le mérite d'évoquer quelques aspects jugés positifs -comme la musique et la danse, par exemple-, de nous fournir, à ce sujet, une précieuse documentation sur les instruments, les styles, les rythmes et l'évolution d'une musique qui donnera un jour naissance au Flamenco. On peut regretter, en particulier, qu'elle se soit inspirée davantage d'images stéréotypées et de lieux communs que de véritables observations. Sur ce point, les exceptions sont très rares ; il faut citer tout de même, à côté des rites fantaisistes imaginés par Cervantès, des scènes de la vie quotidienne et une cérémonie d'enterrement qui semblent proches de la réalité, dans le roman de Jeronimo de Alcala (*El Donado hablador*), en dépit d'un ton très sarcastique, qui était de mise à l'époque lorsqu'il s'agissait des Gitans. Enfin, à travers son parti pris et sa vision contestable de la communauté gitane, cette littérature jette un éclairage particulier sur les données d'une incompréhension tragique qui débouche trop souvent, encore aujourd'hui et sans effets de style, sur des réactions violemment racistes.